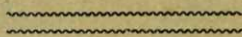


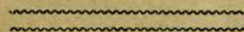
Les Equipes Sociales

« Il faut croire à ce qu'on fait
et le faire dans l'enthousiasme ».

Esprit



DES



Équipes



LES EQUIPES SOCIALES, PARIS
31, RUE DE BELLECHASSE, VII^e

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

<i>Les Equipes Sociales</i>	1
<i>L'Esprit des Equipes</i>	10
<i>L'action et la vie intérieure</i>	16
<i>Le rôle intellectuel des Equipes</i>	23
<i>Le rôle social des Equipes</i>	32
<i>Le rôle surnaturel des Equipes</i>	39
<i>Le rayonnement de l'esprit des Equipes</i>	46



Les Equipes Sociales

Juillet 1929.

Mois de mai 1929... Je revois ces derniers jours du mois de Mai... Il vient d'y avoir dix ans. Nous ne savions guère où nous allions, nous ne savions sûrement pas que nous allions faire les Equipes Sociales, ni même une équipe, la *première équipe*. tandis que nous remontions le grand jardin du patronage de Reuilly, pour notre première rencontre avec les jeunes gens du patronage .

Nous venions à trois de la rue d'Ulm ; encore vêtus de nos costumes de soldats, et pleins d'un seul rêve : parallèlement aux concours qu'il fallait préparer, à la besogne scolaire à laquelle il avait fallu se réadapter, ne rien perdre de la précieuse expérience humaine, que nous venions de vivre, — *tout retrouver*.

Ces jours, dont le dernier avait été le 11 novembre de l'année précédente, avaient compté lourd dans nos vies : on a beaucoup parlé de la *guerre à vingt ans*... Pour nous, ce qu'elle avait entre autres choses signifié, c'était, — dans le tête à tête quotidien, les innombrables conversations, les veillées de confiance, — la découverte d'une amitié précieuse, d'une entente possible entre tous les hommes de chez nous. Nous étions partis étudiants, limités à nos besognes intellectuelles et scolaires ; nous revenions *hommes*, joyeux et épanouis de cette humanité découverte. Peut-être admettions-nous, dans ces années lointaines de l'avant-guerre, si même nous y pensions, que des classes peuvent diviser les hommes : nous revenions, sachant qu'*elles n'existent pas*. Je veux dire, — car bien des fois ce mot n'a pas été compris, — que, si d'importantes différences économiques, sociales, intellectuelles, séparent les hommes, — que, du moins, ces différences n'entraînent pas, malgré les conflits inévitables, une sorte de tragique impossibilité de se comprendre, de s'entendre de vivre ensemble. Pour nous, la communion humaine était retrouvée.

Nous savions, en outre, tout ce qu'elle donnait de force à

ceux qui s'engagent dans cette voie : pour les intellectuels, quel rafraîchissement, quelle délivrance. Les mots n'étaient plus que des mots, dépouillés de leur vaine importance d'antan, les réalités reprenaient leur place, les cœurs s'ouvraient. — Pour nos amis, travailleurs de l'usine, de la terre ou du bureau, une autre vie avait commencé, dont j'ai su depuis, par bien des lettres, qu'elle ne s'était pas arrêtée non plus à ce mois de novembre 1918, qui pour nous signifiait la naissance d'un monde. Les causeries du front, les prêts de livres, les discussions et les conversations avaient ouvert des horizons nouveaux, donné des ailes à la vie.

C'est à peu près ce que nous avons dit ce soir-là : les mots étaient gauches, les phrases malhabiles ; il est constant qu'aux Equipes, *on ne parle pas bien* : nous demandons à chacun de parler comme il peut, comme il sait, comme il est, pourvu qu'il ait quelque chose à dire. Nous faisons notre offre : venus d'un pays où l'on s'entendait, nous cherchions à prolonger la conversation ; venus d'un pays où l'on se rendait des services, nous demandions à en rendre pour qu'on nous en rendît, nous demandions *l'échange*.

La première équipe était formée, qui ne savait pas encore son nom.

Pendant deux ans et demi, elle a vécu sans le savoir, simplement, comme une chose qui réussissait, s'augmentait, qui vivait et trouvait en vivant ses méthodes et ses formules. C'est un des caractères du mouvement : très peu de théorie, le moins possible, très peu d'*a priori* ; des expériences répétées, multipliées en des points différents, dans des conditions différentes, dont nous enregistrons au fur et à mesure les résultats, réussites ou échecs.

« *Travailler à coups d'erreur* », ce mot, qui a figuré dans un de nos premiers tracts et qui fut souvent si mal entendu, indiquait simplement notre docilité aux résultats et au monde des faits ; nous pouvions le revendiquer, depuis qu'un maître de l'action, M. le Maréchal Lyautey, l'avait souligné, au cours d'une conversation, comme un terme réaliste... Nous ne savions pas encore que, dans l'un de ses fameux discours marocains, il avait défini toute une partie de la méthode des Equipes, lorsqu'il avait dit qu'entre les

hommes, il existe toujours un *dénominateur commun* et qu'il s'agit de le dégager...

Nous vivions. Chaque semaine, c'était une nouvelle expérience : il fallait souvent remettre à l'essai un cours ou une méthode de cercle ; après des tâtonnements, de multiples essais pédagogiques, on finissait par assurer la méthode et par mettre sur pied les premiers matériaux d'une pédagogie.

Des cercles d'études se multipliaient, se divisaient suivant les âges, bientôt, ils s'accompagnaient du cours de dessin industriel, du cours de français, du cours des apprentis ; presque tous les soirs de la semaine étaient occupés, bientôt, tous les soirs le furent. Et je connais bien une douzaine de jeunes gens qui, pendant ces deux ans, sont venus à peu près tous les soirs. Les dimanches, les loisirs n'étaient pas moins employés : on découvrait le Louvre, les Musées, les châteaux des environs de Paris, on commençait la première colonie de vacances.

Pour faire des cours aussi différents, il avait fallu faire appel à des talents très divers : ici encore, l'idée était simple, on demandait à chacun d'enseigner ce qu'il savait ; les Polytechniciens, héritiers de leurs aînés de 1830, les élèves de l'Ecole Centrale vinrent rejoindre les Normaliens, et furent nos premiers collaborateurs. Désormais, chaque école, chaque faculté allait collaborer, pour sa part, au mouvement d'instruction mutuelle et d'éducation des Equipes.

Dès le mois de juillet 1921, il nous semblait que, la formule ayant réussi, il convenait d'en tenter l'application partout où on le pourrait ; ce que nous savions de nos camarades des écoles nous prouvait aussi que les collaborateurs ne manqueraient pas.

A la vérité, c'est nous qui faillîmes être débordés par le nombre des premiers venus. Nous en demandions 25, et il nous en arrivait 50. Nous étions tout émus devant cette brusque réponse : le matin même, il avait fallu à la hâte préparer les premiers statuts du mouvement qui s'ébauchait, lui donner ce nom d'*Equipes sociales* auquel aujourd'hui, nous tenons tant. Et, devant les 50 nouveaux, nous

exposions nos idées, nos méthodes, nos espoirs, sans avoir à peu près rien à changer au grand rêve du premier soir.

Que leur disions-nous ? Qu'il y avait un devoir pour nous, catholiques, si nous voulions être conséquents avec nos principes de charité, de gratuité, à remplir un rôle social, à aller précisément vers ceux qui manquaient le plus de cette culture, que nous avons eu le privilège d'acquérir, à aller vers tous indistinctement, aussi bien vers ceux qui étaient le plus loin de nos croyances que vers ceux qui les partageaient. Catholiques et puisant dans notre foi notre principe d'action, nous devons, à l'heure où nous gagnions le large, affirmer très fortement cet amour des âmes et ce respect des consciences qui, seuls, devaient nous ouvrir les cœurs. Nous retrouverions nous-même, dans cette grande amitié, dans ce partage et cet échange de vies si différentes, une telle humanité, une telle source de fraîcheur que nos pensées et nos travaux même en seraient vivifiés... Le bienfait de l'échange survivrait à la guerre, et vaudrait pour une autre génération.

Qu'enseignerions-nous ? Ce que nous saurions, ce que nos amis auraient besoin d'apprendre. Quelques notions, des méthodes, et surtout cette formation générale sans laquelle le meilleur technicien est incomplet. — Que leur demanderions-nous ? Cette expérience, ces dures leçons données par la vie aux jeunes travailleurs, qui remettraient du concret et du précis dans nos pensées et dans nos cœurs.

On nous objecterait peut-être que cet enseignement manquait de sérieux, de profondeur : nous répondrions par des observations et des résultats. Nous ferions remarquer le très petit nombre de jeunes gens atteints pratiquement par les cours privés ou officiels, très inférieur à la proportion constatée dans nombre d'autres pays européens; nous tâcherions de prouver par les faits qu'une partie de l'échec est dû au programme trop universel, aux méthodes trop uniformes et abstraites, surtout à cette terrible impersonnalité du cours du soir, qui ressemble si fort à une classe de la journée qu'il écarte trop souvent le jeune homme, fatigué déjà par le rude effort du travail. *L'amitié rendrait le travail facile, et le travail en commun fortifierait l'amitié.*

Toute la force des Equipes tenait dans ce double terme : le groupe se garderait d'être simplement un groupe de distraction : on y travaillerait aussi sérieusement que dans un cours ; mais il se garderait aussi de l'ennui et de la lassitude : la jeunesse de tous, l'amitié et la confiance, les rencontres de promenades ou de colonies de vacances feraient le reste.

On nous a bien souvent, et dès le début, accusé d'utopie : jamais des jeunes gens n'adhéreraient à une pareille formule ; où donc avions-nous vu, dans ces faubourgs tout donnés aux bals et aux plaisirs, les futurs membres des Equipes ! Où nous mènerait ce bel élan ? Un feu de paille d'après-guerre, comme tant d'autres mouvements... Nous laissons dire, pensant que les jeunes hommes d'une génération sont d'abord ce qu'on les fait, que le désir d'instruction a besoin d'être soutenu par l'appel cordial, que les jeunes étudiants doivent être éveillés à leur vocation sociale, que chacun ne sait tout ce qu'il porte en lui que lorsqu'on lui a fait confiance, qu'aucune chose grande ne peut se faire sans foi et sans enthousiasme... Nous ne faisons pas de l'enthousiasme une doctrine, mais une condition, — et nous mettions l'accent sur cette condition essentielle.

Dix ans ont passé depuis le premier soir de la première équipe, sept ans et demi depuis le départ du mouvement, six ans depuis la création des Equipes de jeunes filles par Mlle Foncin : nous avons bien le droit de dire que les faits ont répondu.

Nous n'avions pas apporté une formule de rénovation sociale, nos ambitions n'étaient ni politiques, ni doctrinaires, notre dessein était limité, précis : nous voulions dans le monde des faits, inscrire des faits nouveaux ; proposer aux étudiants une nouvelle méthode d'action sociale, leur demander de donner ce qu'ils avaient et de recevoir aussi ; nous proposons aux jeunes travailleurs un nouveau mode d'instruction et d'éducation dans l'amitié ; nous voulions que tous apprissent à se connaître et à s'aimer. La formule ne pouvait valoir pour tous les jeunes, d'abord parce que les vocations et les tempéraments sont très divers et nécessitent un grand nombre de formules et de groupements dif-

férents, — ensuite, parce qu'un pareil effort obscur et soutenu de travail ne peut attirer que quelques-uns, ceux précisément qui, peut-être demain, aideront les autres à se grouper et à travailler.

Les faits ont répondu : nous avons dit que partout où la formule serait essayée avec continuité, et dans le vrai sens que nous indiquions, elle réussirait : environ 10.000 jeunes hommes et jeunes filles sont aujourd'hui les témoins qui répondent pour nous. Ils appartiennent aux régions les plus diverses de la France, aux métiers les plus divers : manœuvres de nos faubourgs, ouvriers qualifiés de nos vieux quartiers d'artisans parisiens, employés, paysans de la haute montagne et pêcheurs du Finistère, travailleurs des petites villes et travailleurs des grandes cités, partout où on a vraiment fait l'appel comme nous le demandions, il y a eu des présents. Que l'on songe à la valeur de ces unités, qui ne donnent pas seulement leur nom à un mouvement, mais sont là plusieurs soirs par semaine, se préparant à travailler pour leur avenir et pour l'avenir des autres, dans l'esprit que nous avons dit.

Les faits ont répondu, puisque pour la moitié à peu près de ce nombre, ces jeunes gens sont venus sur le simple appel du tract, de l'affiche, sur l'appel direct que l'on reçoit dans la rue, — ils n'appartenaient la veille à aucun groupe, et cette offre d'instruction amicale les amenait dans le dispensaire, le baraquement, le café, où nous les réunissions. Dans la banlieue de Paris, dix groupes nouveaux, lancés cette année et comptant tous dès maintenant de 20 à 40 jeunes gens, montrent l'actualité des besoins et l'efficacité de l'appel.

Les faits ont répondu, puisque, du côté des étudiants, l'enthousiasme n'a cessé de croître. Nous pouvions craindre qu'à mesure que nous nous éloignerions du temps de guerre, cette forme d'action paraîtrait périmée et resterait la formule et le lot de la génération de la guerre. Quelle joie, lorsque nous avons ressenti qu'à l'expliquer à la nouvelle génération d'étudiants, ceux dont dix, douze ou quinze ans nous séparent, nous allions à la rencontre de désirs informulés, d'aspirations vagues. Cette seule année, pour rem-

plir les vides des départs au service militaire ou en province, nous avons trouvé à Paris, du côté des jeunes gens 150 nouveaux, autant du côté des jeunes filles. Nous en réclamons 150 encore pour la rentrée nouvelle, pour les demandes que l'on nous adresse déjà, et nous sommes sûrs de voir ce chiffre dépassé. 1.200 enseignants et enseignantes, travaillant chaque semaine dans les différents groupes du pays, montrent assez la réponse d'une génération.

Dans nos derniers congrès, nous avons tenu à confier rapports et exposés exclusivement aux jeunes : quelle joie de retrouver dans leurs rapports, que notre *Bulletin de Méthode* a publiés, exactement le même accent, le même ton, et avec toutes les originalités nécessaires, le même élan qu'autrefois. « La relève est faite », — nous disions-nous, sans aucun désir, d'ailleurs, de renoncer à aucune activité.

Mieux encore, de nombreux amis qui ne sont plus des étudiants, mais des hommes engagés dans la vie et les affaires, déjà chargés de famille, ingénieurs, professeurs, avocats, industriels, médecins, sont venus à nous ces dernières années pour nous apporter leur concours : ils ont bien compris que les Equipes Sociales ne sont pas seulement œuvre de jeunesse, mais œuvre d'hommes : nos amis ne nous quittent pas après le service militaire ou le mariage : ils forment des groupes d'anciens, ils s'appliquent à y réaliser toute leur valeur.

Les faits ont répondu : oserais-je parler, pour leur rendre témoignage, des premiers amis que j'ai connus le premier soir ? De cette première équipe dont la onzième année a commencé ? Environ 200 jeunes gens y ont été inscrits au cours de ces années. Je ne relève pas dans le même temps plus de 5 % de défection : ils sont presque tous là ; la plupart des douze premiers équipiers enseignés, sont devenus enseignants, dirigeant des cercles et des groupes de jeunes. Mariés, ils ont continué à venir au groupe ; leur progrès professionnel s'est inscrit dans les faits, parfois de manière étonnante, et leurs progrès de culture générale leur ont permis, en bien des rencontres, de prendre une grande influence autour d'eux.

Il est entendu que nous sommes seulement en chemin : les méthodes se mettent chaque année un peu plus au point.

Nous savons que de ce côté-là, le travail sera long, notre but n'étant pas seulement de soutenir nos groupes, mais de proposer, pour l'enseignement général, des indications de méthodes, des ébauches de solution.

Le temps nous a aussi contraints à élargir notre premier plan : de nouvelles formes d'action sont venues vers nous, que nous nous gardions d'écarter, que nous expérimentions pour les mettre au point. Pourvu que l'esprit restât le même, il nous paraissait possible et désirable d'essayer tous les modes d'équipes, toutes les collaborations.

Lorsqu'en 1926, Mlle Rivard, qui avait fondé des cours pour les Malades de Berck, nous proposa de prendre en mains *les Cours par correspondance aux malades*, nous nous engageâmes dans une nouvelle voie : elle s'est avérée magnifique : un millier d'élèves, « allongés » à l'heure actuelle dans les hôpitaux, reçoivent chaque semaine devoirs à faire et lettres amicales : le mouvement d'*Auxilia*, aile nouvelle des Equipes, s'est organisé sous la direction de Mlle Pelecier et ne cesse de se développer.

Même nouveauté, lorsqu'en 1926 encore, quelques-uns d'entre nous ont commencé des conférences et des causeries pour les pêcheurs de la côte, dans les Abris du Marin : le succès n'a pas été moindre, l'amitié est venue, la confiance avec la connaissance, et ce sont maintenant des groupes très amicaux qui correspondent et qui nous attendent au bord de la mer bretonne.

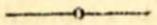
Les premiers cours pour les militaires sont commencés : c'était une très ancienne idée d'Ozanam, que nous essaierons de réaliser ; ici, encore, les Equipes qui se sentent si amies des Conférences Saint-Vincent de Paul, iront dans le sillage de leur fondateur, comme elles essaient d'aller dans le sillage de M. Vincent : c'est toute une filiation dont elles se réclament, une lignée spirituelle.

Que ces lignes ne donnent surtout pas l'impression que les équipiers seraient contents, *satisfaits* de ce qu'ils ont

fait : comme en toute action sociale, une certaine joie du travail en cours, des résultats, ne va pas sans grand espoir. On est heureux de ce qui s'accomplit, mais on mesure avec épouvante tout ce qui ne se fait pas, toutes les parties qui se perdent par indolence ou négligence, tous les esprits et toutes les âmes qui attendent. Une extrême impatience est, malgré tout, le lot de ceux qui veulent travailler lentement. Ils doivent vivre, hantés par le nom des villes à gagner, des points à conquérir : l'appel n'y a pas été entendu, il faudra qu'on l'y entende.

C'est donc sur un appel que se termine ce bilan : que, de partout, l'on vienne nous aider, on nous signale tel centre à créer, telle collaboration possible ; nous avons certes, comme tout le monde, besoin de conseils, mais nous aimons mieux les conseils actifs, les conseils qui viennent en même temps que les collaborations, que les critiques vaines, qui prouvent leur vanité par leur inaction. Nous appelons donc au travail avec nous tous ceux qui se sentent de la même famille et que ces lignes iront toucher. On ne peut épiloguer sans fin sur les causes et les conséquences ; il s'agit de réaliser quelque chose avec quelques-uns, dans un endroit donné, à un moment donné du temps. Ce quelque chose, il faut le réaliser de son mieux, en engageant dans cet effort limité tout son cœur, tout son esprit, toute sa volonté. C'est la seule manière d'obtenir lentement des résultats et des transformations, j'entends des résultats qui durent, des résultats qui aient des conséquences. Rien de solide ne se fait en un jour : pour une collaboration longue, obscure, et parfois difficile, nous appelons des ouvriers de cœur et d'esprit.

Robert GARRIC.



L'Esprit des Equipes

On a souvent essayé de définir « l'esprit Equipe » : toutes les définitions qu'on nous a proposées du dehors nous ont souvent paru si étrangères que nous n'y reconnaissons rien de notre essence. Quoi d'étonnant à cela ? Si une idée s'explique, se commente, il est malaisé de communiquer un esprit à qui n'en vit point, on ne fait pas tenir dans les mailles rigides des mots et des raisonnements ce qui anime toute une action.

Que cet esprit existe, que les équipiers le vivent avec intensité, c'est pourtant un fait incontestable, puisque, travaillant en des points du pays différents, sur des champs de travail social multiples, il leur suffit de se rencontrer, pour se reconnaître et éprouver la force de cette action et de ce sens social qui font leur unité. Essayons de faire pressentir quelque chose de cet esprit, non pas, comme on nous y invite parfois, en nous différenciant de telle ou telle autre formule d'action sociale : une œuvre qui vit doit seulement se poser en elle-même et se faire connaître pour ce qu'elle est, mais en remontant aux origines de notre action, à ses premiers mobiles.

Qu'ont voulu les premiers équipiers ? Que voulions-nous en 1919, lorsque nous formions la première équipe, qui, d'ailleurs, ignorait son nom d'équipe. Très exactement, répondre à un double besoin : besoin d'amitié sociale, besoin de justice sociale.

Notre vie de guerre nous avait appris que les cloisonnements entre hommes, castes et classes, préjugés et partis, tombent sous le coup des grands événements, des grandes choses ; ils avaient fondu à l'épreuve du feu. L'homme artificiel n'était plus, les accords devenaient possibles, étaient nécessaires et profonds entre hommes, débarrassés des gênants accessoires des temps de paix. Cet accord vivant, cette amitié des cœurs français, qui a fait le salut de la France, nous a tous armés, transformés ; pour l'avoir éprouvé,

nous ne sommes pas revenus les mêmes dans la vie civile, nous en avons poursuivi le rêve et, dans un sentiment d'après nostalgie, nous avons voulu faire tout ce qui dépendrait de nous pour que cette amitié survécût à l'épreuve, pour que les hommes de France eussent davantage l'habitude de s'entendre par delà leurs différences, de se connaître et de s'aimer. L'union sacrée n'est pas un mythe, si elle signe la compréhension profonde d'esprits et de cœurs que tout a prédisposé à lier amitié.

Besoin de justice aussi : la guerre, retournant souvent les hiérarchies sociales, avait dans plus d'un cas mis en valeur les hiérarchies humaines ; tel ouvrier, aussi remarquable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, faisait figure de chef ; qu'un galon consacraît ou non cette influence, elle était manifeste et rayonnante, nous avons tous connu de ces chefs, que la grandeur de l'événement avait tout d'un coup promu à leur vraie valeur et mis à leur rang authentique. Pourtant, l'après-guerre devait les retrouver où l'avant-guerre les avait pris, souvent simples manœuvres, par simple faute d'instruction et de culture, valeur perdue pour les industries, les métiers où *leur efficacité* d'homme aurait pu tant apporter. Nous ne pensions pas qu'il eût été bon de les voir quitter leur métier et devenir en quelque sorte des intellectuels ratés, mais simplement qu'il était juste de les voir prendre dans ces métiers, la place que leur valeur aurait pu leur mériter. A quoi bon laisser ceux qui veulent travailler et ont les moyens de réussir dans le triste sentiment de leur impuissance ? Et notre pays d'après-guerre a-t-il tant de forces vives qu'il doive en perdre aucune ? En un mot, il fallait essayer de tendre la main à tous les jeunes travailleurs qui désirent, à un moment de leur adolescence, travailler encore, il fallait faciliter cette ascension, où la force des meilleurs risque de s'épuiser ou de s'affaiblir si elle n'est pas secondée.

Ces doubles motifs nous conduisaient à chercher une forme d'action, qui les concilia : on ne fait pas de l'amitié dans le vide, on ne crée pas des camaraderies sociales sans un but. Cette utilité des cours, des cercles, pouvait être, au contraire, l'occasion des rencontres souhaitées. Dès lors,

notre action pouvait s'orienter de deux côtés : dans les milieux catholiques, répondre aux appels qui nous étaient faits, non pas comme confrères de patronage, mais pour essayer de fortifier intellectuellement le patronage et d'y développer tous les jeunes de valeur que nous y pourrions rencontrer ; par ailleurs, offrir les mêmes services et le même travail à tous les milieux qui voudraient travailler dans le même sens que nous, reprendre contact avec cette foule dont la guerre nous avait donné l'intimité.

Nos méthodes ont forcément été marquées par les nécessités d'une action, qui n'est ni un cours du soir, ni non plus un simple compagnonnage cordial, mais qui veut avoir des résultats sérieux, tout en suscitant dans les cœurs des attachements vrais. Il est évident que, dans une action pareille, l'influence individuelle a un rôle énorme et joue au plus haut point ; à travers ces diversités, on peut dire que nos méthodes devront toujours être souples et exigeantes.

Souples, comme nos statuts même le rappelaient, souples pour être vivantes. Pas de programmes rigides, où tous les sujets sont inscrits et prévus d'un bout de l'année à l'autre, pas de programme uniforme pour tous les groupes. Pas de modèle d'équipe unique, chaque fondation nouvelle devant reproduire la précédente. Mais toujours un grand effort pour entrer dans la vie d'un quartier, d'un métier, répondre à leurs besoins, faire vraiment, de l'équipe d'une région, l'équipe propre à cette région ; et dans l'équipe même, se faire tout à chacun, répondre à l'attente, aux besoins individuels, les seuls qui existent profondément. Nous voulons aider à faire des hommes : les hommes véritables ne se font pas en série.

Méthodes exigeantes, pourtant. On n'est presque jamais assez exigeants avec les jeunes, c'est-à-dire on n'ose jamais leur demander assez, on n'ose pas croire à tout ce qu'ils peuvent donner. Trop souvent, on essaye de les prendre, de les retenir par la facilité ; trop souvent, par crainte de les effaroucher, on ne propose que des divertissements propres à attirer le plus grand nombre, non pas à collariser des énergies et à éduquer des responsabilités. Trop souvent, le *bon jeune homme* est un être atone, honnête sans doute,

mesuré, mais sans rayonnement, sans audace, sans besoin d'expansion et force contagieuse. Les jeunes hommes sont tous un peu de jeunes loups ; il faut éduquer leur liberté, mais non pas trop leur limer les dents. Si nous désirons que plus tard, ils aient une influence, sachons développer en eux l'autorité, le goût de l'initiative, le sens du risque juste, le besoin d'action, qui, seuls avec la valeur intellectuelle et spirituelle, donnent l'influence.

On ne donne pas aux autres du caractère, nous dira-t-on ; je n'en crois rien. Il est certes des natures si entières, si violentes que, dans tous les cas, elles existeront puissamment ; il en est aussi qui sont par avance quasi-neutralisées contre toute espèce de générosité et d'enthousiasme. Mais le plus grand nombre est dans l'attente, dans le bourdonnement de forces mystérieuses et complexes, pas encore toutes reconnues ; le caractère est latent : il peut se développer, il peut se réaliser : comme il peut s'éteindre. Seul le don d'une âme qui comprend à une autre âme peut véritablement aider à cette mise en valeur et à cette prise de conscience.

Que tous les équipiers ne conçoivent pas, dès la première minute de leur travail aux Equipes, toute la portée de ce travail, c'est ce qui ne saurait surprendre ; leur action les renseignera mieux en cours de route que toutes les théories, et un beau jour, s'ils se sont vraiment donnés, ils se trouveront face à face avec cet esprit, qu'ils auront vécu et qui, peut-être, les surprendra. Entré dans leur vie comme un voleur, il sera capable d'y retourner bien des choses, d'influer même sur toute la vie.

Que trouvons-nous dans cet esprit qui est presque toujours en équilibre ? Un grand sens de la tradition, en ce sens que l'équipier tient à tout ce qui fait la force même, la racine des êtres et des groupes : le métier, la famille, la région, la Patrie. Mais une tradition qui n'est pas à répétition, respect abusif des formules des choses qui ont été faites auparavant parce qu'elles ont été faites auparavant. Il vaut mieux retrouver le point de vue des traditions à l'heure où elles commençaient, où elles étaient jeunes, c'est-à-dire s'adaptant aux besoins de leur temps, et s'élevant

contre ce qui contredisait ces besoins. Allier nouveauté et tradition, répondre aux appels des jeunes gens de notre temps, inventer hardiment les formules ou les bonnes actions que ces besoins nous proposent.

Dans la même mesure, le même équilibre difficile, nous devons rechercher à unir toute la liberté exigée par des méthodes aussi souples et aussi toute la discipline sans laquelle cette liberté ne serait qu'anarchie.

Discipline vis-à-vis de nous-même, à l'intérieur de notre équipe : les équipiers sentent-ils assez la nécessité d'être très stricts, dans l'exactitude de ce travail volontaire ? La nécessité de se voir entre eux assez souvent pour que, dans l'équipe, l'union soit effective ? Discipline aussi vis-à-vis de ceux qui suivent le cercle, les cours et qui ne doivent pas les suivre en fantaisistes, puisqu'il y a eu un pacte une fois pour toutes signé, mais doivent eux aussi, par leur régularité, rendre fécond cet effort.

Liberté surtout... Nous ne pouvons pas, dans un échange fondé sur la générosité mutuelle, la pure gratuité du cœur, ne pas donner la première place à cette liberté qui, heureusement réglée, est la première force de toute éducation. On ne va pas aux âmes, non plus qu'aux esprits, avec des règles toutes faites, on n'essaie pas de les couler dans un moule ; à nous d'essayer de les aider à se révéler à eux-mêmes, à grandir lorsqu'on les sent mieux. Chacun d'entre nous a une vocation, une sorte de nom mystérieux, que nous ne déchiffrons pas toujours aisément ni du premier coup. L'éducation véritable doit aider l'être à se déchiffrer ; loin de lui imposer une sorte de forme unique, qui le fera ressembler à tous les autres, elle doit l'aider à prendre confiance de sa valeur propre et à se réaliser. Magnifique ouvrage que celui d'une équipe, où les conversations, le cercle, les cours, ont tous été orientés vers cette unique fin : développer chacun dans le sens de son appel, donner à chacun les mots, la nourriture intellectuelle et spirituelle attendue.

Aussi devons-nous poursuivre cet idéal difficile, comme d'ailleurs tout idéal éducation : unir des qualités au pré-

mier abord divergentes, les concilier en sachant qu'on est toujours sur une corde raide et que, dans le périlleux travail qu'est tout travail de formation, on est dans le risque. Besogne trop périlleuse, peut-on nous dire. Vous sentez-vous armés ? Je réponds qu'il est dans l'esprit des équipes d'accepter ces risques, et tout court le risque, — qu'il vaut mieux faire, même avec des succès prévus, quelque chose que rien, — que l'abstention n'a jamais été une méthode d'action ni de victoire, — qu'enfin, nous prenons des places vides et que les travailleurs sociaux ne sont pas si nombreux qu'on doive à l'avance décourager leur essor. De bonne foi, quelqu'un pourrait-il soutenir qu'il est un travail, plus exactement utile que celui d'aider de jeunes intelligences à s'épanouir, des vies à monter ?

Nous sommes de notre temps, résolument, sans aucune timidité. Nous ne voulons pas nous ranger dans le cœur de ceux dont le métier semble être de gémir et se lamenter sur les malheurs du temps. Notre temps est ce qu'il est, nous le prenons tel quel, il en vaut bien d'autres. Il faut l'accepter avec joie et confiance, il faut miser sur lui. Il a comme tous les autres, ses inquiétudes, ses crises de doute, ses fièvres, comme tous les autres, il est riche de promesses, il est un champ libre pour les jeunes énergies et pour les batailles de l'âme. Comment des catholiques n'accepteraient-ils pas, à tout moment du temps, leur temps, eux qui savent que chaque temps apporte seulement des âmes de plus au Christ ? Vivre chrétiennement, c'est encore le moyen le plus sûr d'être toujours d'actualité. Je ne veux pas dire avec ostentation, ni certes aucun esprit agressif. Mais vivre chrétiennement de telle manière qu'à vous regarder vivre, d'autres désirent votre plénitude et votre joie. Se dire que si plus d'âmes vivaient de cette joie-là, beaucoup plus peut-être désireraient la connaître. Que nous sommes, de toutes manières, responsables, que nous parlions ou que nous nous taisions. Que nous devons pouvoir être suivis, regardés, comme être entendus. Et qu'il est encore dans l'esprit des équipes d'avoir accepté cette responsabilité.

Robert GARRIC.

L'Action et la vie intérieure ⁽¹⁾

Le Bureau des Equipes m'a demandé de vous adresser quelques mots d'édification. Cette invitation m'honore et j'en suis touché plus que je ne saurais le dire. Bien que très occupé par ailleurs, je ne pouvais me dérober à la prière qui m'était adressée, et puisque la réciprocité est la loi de l'amitié, je devais à la sympathie et à l'affection que j'ai pour vous de répondre à la confiance qui m'est témoignée.

Il ne s'agit pas d'ouvrir ici un cours d'enseignement doctrinal, théologique ou apologétique, quelque chose comme un catéchisme de persévérance à l'usage des Equipiers. Il s'agit simplement de rappeler aux chrétiens que vous êtes, la nécessité de féconder votre apostolat par une vie intérieure profonde, adaptée, intelligente, et de vous indiquer, dans les courtes méditations que nous ferons ensemble, quelques-uns des moyens les plus efficaces pour entretenir en vous cette vie intérieure.

Laissons de côté, si vous le voulez bien, les généralités vagues. Nul n'ignore, parmi vous, que l'apostolat n'est fécond *au dehors*, dans son rayonnement, qu'autant qu'il est soutenu, *au dedans*, par un idéal et des motifs élevés, clairement conçus, fermement tenus dans la conscience, et constamment rappelés au moins implicitement, dans le détail de l'action.

Au point où en est le mouvement que vous avez créé dans la générosité chrétienne de vos cœurs, il a semblé à votre Bureau qu'il serait bon de rappeler aux Equipiers — sans leur imposer rien de rigide — comment on entretient en soi

(1) Cette conférence, qui a été faite aux Equipes de jeunes gens le 14 novembre 1925 et aux Equipes de jeunes filles le 21 janvier 1926, est extraite des « Entretiens du R. P. Barge », que les Equipes Sociales ont publiées en témoignage de l'affection respectueuse, fidèle et reconnaissante, qu'elles gardent à celui qui fut leur grand ami.

cet enthousiasme chrétien qui doit être le grand moteur de votre activité.

« *Il faut croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme* » dit votre devise. J'essaierai d'éclairer quelque peu ce beau programme, pour le plus grand profit de vos âmes et l'intensification de votre action.

•••
Pour croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme, quand on est chrétien et catholique, certaines convictions sont requises du côté de l'esprit, du côté de la volonté et du côté du cœur.

A la racine de toute action féconde, il y a indispensablement un effort d'ascétisme, destiné à nous protéger contre les périls de l'agitation extérieure et à nous maintenir dans un équilibre stable en face de l'échelle vraie des valeurs spirituelles et des valeurs humaines, de telle façon que, l'heure d'agir ayant sonné, la production apostolique, si j'ose ainsi parler, en quelque domaine et sous quelque forme qu'elle s'exerce, se déploie dans l'ordre et l'harmonie.

J'aime cette définition du chrétien, donnée par Albert Mahaut dans cet excellent petit livre qui a pour titre: « Le Chrétien homme d'action ». « *Un chrétien, dit Albert Mahaut, est celui qui, recherchant Dieu en toutes choses, s'attache avec amour aux réalités humaines* ». Retenez cette définition. N'est-elle pas la définition même de l'équipier ?

Rechercher Dieu en toutes choses; et tout d'abord, le rechercher en soi-même, l'installer à demeure dans son esprit, dans sa volonté, dans son cœur, c'est la première intention à concevoir et la première « œuvre » à réaliser. Dieu possédé, après avoir agi, ou plutôt en même temps qu'il agit en nous, entraîne l'âme qu'il habite aux actions viriles, dans le milieu humain où sa vie humaine est engagée. Une âme ainsi habitée croira toujours à ce qu'elle fait et le fera dans l'enthousiasme; elle se portera vers les réalités humaines qui sont divines aussi par tant d'aspects, non pas pour les housculer ou les mépriser, mais bien pour les comprendre tout d'abord, puis pour les servir avec un amour intelligent, à la lumière d'un idéal supérieur qui leur donne leur sens sérieux et grave, leur sens vrai.

Et cela revient à dire que la première condition de l'action, qui se trouve être aussi la première condition de la vie intérieure, c'est de se tenir habituellement *dans la recherche de l'intimité personnelle avec Dieu*. Là seulement, s'acquiert et se développe ce sens de l'idéal divin et ce sens du réel humain que semble supposer la définition d'Albert Mahaut et que tout équipier doit ambitionner de cultiver en soi.

Arrêtons-nous un instant à cette pensée qui servira de préface générale à nos entretiens ultérieurs.

Et tout d'abord, laissez-moi écarter une notion incomplète et à tout prendre inexacte de la vie intérieure.

Il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui feraient volontiers consister la vie intérieure, pratiquement du moins, dans une sorte de timidité pessimiste et déprimante. On les entend insister avec un ton dolent sur la vanité du monde, de ses plaisirs et de ses joies ; gémir sur la fragilité de la *vie présente*, discourir avec abondance sur leurs propres misères et leur néant, sur leurs tentations et leurs chutes. Sans cesse repliées sur elles-mêmes, hypnotisées par les sacrifices, les difficultés, les luttes, les limites que l'expérience nous impose et nous révèle à tous, au cours de notre terrestre voyage, ces âmes ne voient plus que l'aspect *douloureux et négatif* de la vie ; et le christianisme finit par se réduire bientôt à leurs yeux à une série de défenses, d'interdictions, de restrictions et de renoncements. Tout se traduit par des négations : « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela ».

Certes, tout chrétien sage et prudent doit avoir l'attention éveillée sur ses faiblesses, sur ses défaillances actuelles ou possibles, sur ses péchés et sur ses défauts, sur ce que sa foi lui interdit, sur ce que la morale chrétienne et la morale naturelle lui défendent. Tout chrétien doit s'imposer certains renoncements. Il est bon et salutaire que nous y pensions, que nous y pensions souvent ; mais j'ose dire que ce n'est pas toujours l'heure d'y penser et ce n'est pas, en tout cas, ce qu'il y a de meilleur et de plus efficace.

Ce qu'il y a de meilleur et de plus efficace, c'est d'envisager l'aspect positif et constructeur de la vie chrétienne. C'est de prendre conscience des ressources dont Dieu nous a

munis et d'en exercer la vertu, car la meilleure préservation c'est l'action. Le plus efficace, c'est de discerner l'appel de Dieu et de s'engager résolument dans la voie qui mène à Lui. **La vie intérieure est *premièrement et essentiellement* une affaire d'intimité immédiate et personnelle avec Dieu.**

Quand, dans les anciennes liturgies, on avait immergé dans l'eau sanctifiée du baptistère le catéchumène appelé au baptême, on revêtait le néophyte d'une robe blanche, signe de la pureté de son âme régénérée, et il recevait dans ses mains un cierge allumé. Le symbolisme de ce rite n'échappait à personne, aux âges de foi, et la parole de saint Paul venait au besoin en souligner le sens précis : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, *marchez* désormais dans une vie nouvelle à la lumière de la foi ». « Cherchez les choses d'en-haut et non les choses de la terre ; prenez goût aux réalités invisibles et éternelles, non aux réalités qui passent. — Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que Dieu habite en vous ? »

Tous les termes employés par l'apôtre sont des termes positifs, des termes d'action et de progrès. *Marchez, cherchez, prenez conscience* de la présence de Dieu en vous.

Parvenu à la fin de sa carrière, saint Paul, invoquant son expérience personnelle, insistait sur cet aspect positif de la vie chrétienne, sur cette tension constante de l'âme surnaturalisée vers un idéal qui se découvre de plus en plus lumineux et riche, à mesure qu'on avance pour s'en approcher.

« Je ne suis pas encore parvenu à la perfection déclarait-il, mais je fais effort pour saisir, s'il est possible, Celui par qui j'ai été moi-même saisi : le Christ. Oubliant ce qui est derrière moi, et m'élançant vers ce qui est en avant, je me hâte au but, vers la récompense du céleste appel de Dieu dans le Christ Jésus. » Et l'apôtre ajoutait : « Tous, tant que nous sommes, que ce soient là nos sentiments ».

Oui, que ce soient là nos sentiments. Le christianisme n'est pas simplement ni premièrement une puissance d'arrêt, un régime de vie uniquement fait de restrictions et de prohibitions. Ce n'est pas davantage un régime de simple protection et de conservation. Essentiellement constructeur

et organisateur, il nous offre un régime de *vie parfaite*, individuelle et collective. Tout ce qu'il nous apporte dans l'ordre des moyens (doctrine, autorité, culte, sacrements), est ordonné à édifier et à parfaire dans les consciences qui s'abandonnent à sa direction, l'édifice de la plus haute vie.

Certes, il appelle l'homme tout entier, son intelligence sa volonté, sa sensibilité à un état permanent de mobilisation contre les *passions*, les *doutes* faciles, les *abdications* de tous genres, mais c'est en vue de nous aider, comme me le disait un jour Paul Claudel, à *composer* notre être supérieur, notre être humain et notre être divin. Il nous ramène à nous-mêmes, nous obligeant à nous observer, à nous contrôler, à comparer nos actions à ce haut idéal qui nous est présenté dans la personne du Christ, oui, mais ce contrôle et ces examens de conscience n'ont pas leur but en eux-mêmes. Il s'agit de susciter en nous des mouvements profonds de *tendresse* et d'*affection* pour les plus hauts objets qui soient.

Or, le point de départ de l'ascension à laquelle nous sommes ainsi conviés, suppose, au fond de nos consciences, un premier contact *intime* et *personnel* avec Dieu.

Vivre dans l'*intimité personnelle avec Dieu*, je le répète, c'est la condition première de toute vie intérieure et de toute action féconde.

Or, cette intimité, nous *pouvons* y entrer, et nous le *devons*.

Nous le pouvons, car Dieu a mis en nous tout ce qu'il faut pour nous la rendre possible, facile, et, si nous le voulons bien, pleine de suavité et de charme. Les dons de la *grâce* et des vertus de foi, d'espérance et de charité, nous préparent à pénétrer en quelque sorte, dans la pensée et le cœur mêmes de Dieu. Nous aurons à dire comment la foi et l'exercice de la foi, comment l'espérance et l'exercice de l'espérance, comment la charité surtout, et l'exercice de la charité nous introduisent positivement dans le divin et nous donnent, par surcroît, à l'égard des réalités humaines, le sens juste de leur importance et de leur valeur.

Cette intimité que Dieu a préparée et qu'il nous a rendue possible, nous devons nous efforcer d'y entrer résolument

par l'utilisation des ressources intérieures, des ressources surnaturelles dont nous disposons.

La vie d'intimité avec Dieu ne doit pas être seulement pour nous un spectacle que nous aimons à contempler chez ces êtres de choix que nous appelons les saints. Certes, le spectacle est splendide, et il est bon que nous arrêtions fréquemment nos regards sur les grands ancêtres. Mais la vie avec Dieu n'est pas seulement un spectacle, elle est une œuvre personnelle, à laquelle chacun de nous est appelé; c'est un édifice, une bâtisse, dit saint Paul, qu'il faut construire, en soi tout d'abord, et qu'il faut poser dans le milieu humain où notre action se déploie.

J'arrête ici ces considérations essentielles qui inspireront nos méditations mensuelles.

Permettez-moi, en terminant, quelques suggestions pratiques.

Cette intimité personnelle avec Dieu, dont je viens de parler, il faut la demander à Dieu par la prière. La prière est la loi des échanges surnaturels établie par Dieu lui-même, qui s'est engagé à nous donner toujours ce que nous lui demanderions d'un cœur humble et confiant, dans l'ordre surnaturel. La première chose à lui demander c'est lui-même. « Vous en moi, et moi en Vous ». Cette prière, faites-la souvent, chacun pour vous, chacun pour tous, tous pour chacun. Demandez pour les âmes si souvent ignorantes des dons de Dieu, à qui vous consacrez votre apostolat, cette divine intimité. Enveloppez-les d'un réseau de prières, en même temps, que vous les entourez de votre dévouement et de votre fraternelle affection.

En second lieu, vous souvenant de la parole de saint Paul: « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que Dieu habite en vous ? », veillez au bon ordre intérieur de votre conscience. Ornez le temple que Dieu veut habiter. Ornez-le de pensées élevées, de vouloirs et de sentiments généreux et nobles. Plus on prend conscience de la divine présence, de la divine intimité, et plus on devient exigeant vis-à-vis de soi-même. Heureuse exigence qui nous amène

à nous contrôler de plus près, et à dégager peu à peu ce quelque chose d'inemployé, ce quelque chose qui n'est pas encore sorti et qui est peut-être ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus profond.

Enfin, soyez attentifs à la parole intérieure que Dieu nous fait entendre à tous, au fond de nos âmes, quand il lui plaît: parole de reproche parfois à cause de nos paresse, de nos retards, de nos fléchissements et de nos oublis, parole d'encouragement toujours, parole de chef, ou plutôt parole de Père, qui ne nous appelle à Lui que pour nous enrichir et nous mettre en état d'enrichir les autres.

Vivez dans l'intimité de Dieu et *vous croirez à ce que vous faites et vous le ferez dans l'enthousiasme*, puisque l'enthousiasme n'est pas autre chose, selon la définition de l'étymologiste Isidore de Séville, que l'état fervent d'une âme qui porte Dieu dans son cœur.

M. BARGE, O. P.

—:X:—

Rôle intellectuel des Equipes

Dans les milieux populaires, les Equipes poursuivent une action intellectuelle et c'est l'un de leurs caractères les plus personnels.

Cette action, nous sommes tous d'accord pour reconnaître qu'elle a sa valeur en elle-même. Nous ne voulons pas en faire ce qu'en pratique, elle devient souvent, un moyen d'approche et de conquête, le moyen d'atteindre les âmes et de gagner les cœurs. Nous estimons qu'elle peut se suffire et que, si elle existait seule, si elle ne ménageait pas des rencontres désirées, si elle ne préparait pas une affection réciproque, elle aurait cependant son utilité. Nous n'aurions réalisé qu'une partie de ce que nous souhaitons, la partie la moins importante, mais nous en aurions réalisé une partie.

A propos de nos méthodes je reviendrai sur ce point. J'ai tenu cependant à bien l'indiquer dès maintenant et parlant de notre action intellectuelle, je vais la dépouiller volontairement de tout ce qui la complète et la prolonge, de notre amitié, pour l'examiner dans la sécheresse de ses règles pédagogiques et de ses résultats techniques.



En quoi consiste notre action intellectuelle ? Notre rôle commence auprès des tout petits. Dans la liberté organisée du *jardin d'enfants*, nous essayons de dégager leurs personnalités à peine ébauchées, d'éveiller cette curiosité encore dormante qui leur fera des esprits riches et des cœurs généreux.

Avec les écoliers, nous essayons de consolider les quelques notions élémentaires indispensables. Mais, que ce soit à la *garderie* après les heures de classe ou aux *cours complémentaires* après la sortie de l'école pendant la première année d'apprentissage, tout en précisant les règles les plus usuelles d'arithmétique ou de grammaire, tout en faisant retenir des noms de fleuves et de montagnes, des dates d'histoire, nous nous efforçons encore d'apprendre à penser.

Puis vient toute la série de nos *cours techniques*, où nous cherchons à aider ouvriers et employés dans leur formation professionnelle. Des connaissances en électricité, en dessin industriel pour les jeunes gens, en dessin d'ornement, en français commercial, en langues vivantes ou en sténographie pour les jeunes filles sont indispensables pour certains métiers. Permettre à nos amis de les acquérir le mieux et le plus vite possible, c'est faciliter leurs débuts dans la vie, assurer leur avenir prochain. Aussi, devenu terriblement positif, tout notre effort tend à ce que notre enseignement ait, comme nous le demandent nos amis, des résultats pratiques, immédiats et sûrs.

Au *cercle*, notre but est tout autre. Le cercle, c'est l'heure de détente et de liberté intérieures, l'heure bien à soi que l'on se donne pour n'être plus qu'une âme qui cherche. Là, dégagée de préoccupations trop directement intéressées, notre action intellectuelle s'achève. Dans l'amitié confiante, elle donne une culture générale.



Ce qui caractérise nos MÉTHODES, c'est d'abord, me semble-t-il, leur *esprit de liberté*.

Il n'y a pas, pour nous, de règles pédagogiques, de programmes strictement imposés. La plus large part est donnée à l'initiative de chacun. Si les nouveaux venus aux Equipes trouvent, auprès des chefs de méthode et des « anciens » qui veulent bien les guider à leurs débuts, des conseils et des exemples, ils ne se voient jamais contraints d'adopter, pour faire leurs cours ou leurs cercles, des principes aussi rigides qu'immuables. On ne leur demande que de réussir et de perfectionner ce qui a été fait avant eux. Pour maintenir entre nos différents groupes une certaine unité, pour rendre possibles les concours de fin d'année, chaque rentrée un thème général (la formation personnelle, la famille, le travail, etc.) est proposé à tous nos cercles. Mais il ne prévoit qu'un sujet par mois et laisse le champ libre à toutes les fantaisies. De même les programmes des cours techniques, que publie notre bulletin, sont surtout destinés à guider des inexpériences de débutants, à condenser les résultats obtenus.

nus. Chaque année, ils sont repris et modifiés. J'en sais qui, transformés ainsi pour la troisième fois, ne sont pas encore jugés définitifs. J'espère bien qu'ils ne le seront jamais !

C'est surtout vis-à-vis de nos amis que s'affirme l'esprit de liberté de nos méthodes. Nous entendons respecter les croyances, les façons de penser, de ceux qui nous écoutent. Nous voulons donner un enseignement impartial, libéré de tout parti-pris, de quel ordre qu'il puisse être. Cette attitude peut paraître, je le sais, difficile à beaucoup. Mais elle est toujours possible et j'en appelle ici à ceux qui, élèves ou professeurs, ont passé par l'enseignement d'Etat. Elle doit être partout la nôtre. Je ne veux pas seulement parler au point de vue religieux de la réserve qu'un simple devoir d'honnêteté nous fait observer dans nos équipes non confessionnelles. Je crois que, d'une façon beaucoup plus générale, nous devons, dans tous les domaines, nous garder d'imposer, parfois sans nous en douter, nos idées ou nos goûts, nos manières de voir et de sentir. Pour que notre action soit bonne, pour qu'elle soit durable, il ne faut pas qu'elle aboutisse à un placage maladroit et grossier, mais à la mise à jour de richesses profondes et originales. Nous y arrivons en nous adressant, non à l'esprit d'imitation, enregistreur docile, mais à l'esprit de réflexion, seul créateur. Et c'est ainsi que nous donnons à notre action intellectuelle son sens véritable, qui est d'être absolument gratuite, complètement désintéressée.

Un autre caractère de nos méthodes, c'est leur *réalisme*.

Les apprentis, les employés qui suivent nos cours ou nos cercles nous arrivent fatigués physiquement par leur dure journée de travail, sans aucune habitude de l'effort intellectuel, qui les lassera très rapidement. Leur sens d'observation, en général beaucoup plus aigu que le nôtre, s'arrête au détail et ils ont du mal à comprendre une idée abstraite. De leur mémoire, toute fraîche, toute neuve encore, dont la puissance immédiate est surprenante, ils ne savent pas faire un instrument de travail, n'ayant pas appris à discipliner leur attention. Dans nos cours d'arithmétique, nous sommes régulièrement battus par nos élèves pour le calcul mental, mais nous avons de la peine à leur faire suivre une

démonstration un peu longue. L'expérience quotidienne leur a donné parfois une maturité de jugement que nous n'avons pas et parfois des lectures de hasard, des conversations d'atelier ont faussé leur raisonnement. Leur goût si sûr, si affiné en quelques points a été déformé par la vie moderne qui les coupe de la Nature et les entoure de laid. Toute base solide pour un enseignement précis manque. A côté d'ignorances dont nous ne soupçonnons pas toute l'étendue, une incompréhension partielle de notre langage, dont les mots trop savants, la syntaxe trop compliquée, n'ont pas de sens pour eux. Dernièrement, l'une de nous a constaté que des noms comme Afrique, Vendée ne représentaient absolument rien pour des fillettes de 14 à 15 ans. Enfin, ils ont le grand désir d'apprendre et leurs heures d'étude doivent être prises sur leur repos. Aussi faudra-t-il aller vite, obtenir le plus fort rendement dans le temps le plus court, avec le moindre effort, intéresser sans cesse, donner l'impression qu'on avance et tout en cheminant pourtant, poser des jalons solides, former et redresser les esprits, donner des règles de travail. Dans de telles conditions, la pédagogie qui réussirait dans une classe d'école primaire ou de lycée ne saurait être appliquée ici.

D'autre part la majorité d'entre nous n'a aucune habitude de l'enseignement. Elèves des grandes écoles ou des Facultés, nous avons suivi des cours, beaucoup de cours, nous n'en avons jamais fait. Nous arrivons tout neufs, pas encore prisonniers d'une routine dont il faudrait nous libérer, sans préjugés que nous devons oublier et pour téméraire que ceci puisse paraître aux professeurs, c'est, je crois, l'une de nos meilleures chances de succès.

Ainsi, les exigences du milieu et notre inexpérience nous obligent à un perpétuel travail de mise au point ; nous forcent à vérifier sans cesse nos résultats ; nous empêchent de nous endormir dans la sécurité d'une règle toute faite, oubliuse des réalités. Parmi les cours de français que nous avons à Paris, il n'y en a pas un qui soit conduit de la même façon. Lorsqu'en réunion de méthode, nous passons en revue nos différents cercles, nous sommes étonnées de voir apparaître, non la personnalité de chaque équipière, mais

l'individualité de chaque équipe, où tout diffère, depuis le choix des sujets, jusqu'aux réactions qu'ils provoquent. Que notre enseignement révèle et souligne les différences qui existent entre des employées de Grenelle, des *midinettes* de Belleville, et des ouvrières d'une usine de banlieue : c'est la preuve certaine qu'il est bien adapté. Nous nous réjouissons d'un manque apparent d'unité qui n'est qu'une diversité nécessaire ; elle nous assure que nous gardons bien le contact avec la vie réelle.



Notre action intellectuelle, comme toute notre vie d'Equipes, vaut d'abord ce que nous valons.

Elle est en fonction directe de ce que je ne craindrai pas d'appeler notre valeur et notre conscience professionnelles. Nous avons tous éprouvé combien il est difficile de réaliser une bonne vulgarisation. Nous savons que pour simplifier une question, la réduire aux faits essentiels et aux idées maîtresses, il faut la dominer complètement. Aussi — et c'est ce qui distingue notre enseignement d'un enseignement primaire — nous entendons, aux Equipes, rester des spécialistes. Enseignant seulement ce que nous savons le mieux, nous estimons que tout ce qui augmentera dans notre champ d'études personnelles, notre culture scientifique, servira indirectement à nos amis et nous permettra de les aider plus efficacement. Pour s'adresser à ces intelligences populaires dont j'essayais de vous montrer la complexité, nous avons vu qu'il nous fallait un effort d'adaptation. C'est pourquoi, si maîtres que nous soyons de notre sujet, nous préparerons nos cours et nos cercles avec soin. Dans d'autres conditions, notre improvisation pourrait nous servir. Ici, elle nous entraînerait à retrouver nos pensées sous leur forme habituelle et ne nous aiderait pas à les rendre assimilables pour ceux qui nous écoutent.

La valeur de notre enseignement dépend aussi de l'esprit dans lequel nous l'entreprenons. Nous ne devons jamais oublier qu'il doit être *utile*. Je donne ici au mot *utile* son sens le plus large. Je crois qu'apprendre à sentir la beauté —

tant est que cela puisse s'apprendre — faire ainsi jaillir une source vive de joies inépuisables, peut autant servir dans une vie, qu'acquérir des connaissances techniques pour parfaire une formation professionnelle. Mais nous devons nous méfier de notre dilettantisme d'intellectuels. Cette tendance de nos esprits blasés à rechercher des impressions nouvelles, nous fait méconnaître la médiocrité d'une œuvre. Nous nous laissons prendre au charme du détail, à l'étrangeté parfois morbide de la forme ou de l'idée. Pour nos amis, nous nous referons des âmes jeunes, allégées de ces subtilités excessives qu'une culture trop intense a pu leur apporter. Avec eux, nous reviendrons aux grands maîtres, à tout ce qui est éternel, parce qu'humain profondément, et cette révision obligée de nos préférences littéraires et artistique ne sera pas l'un des moindres bienfaits de notre vie d'Equipes.

Ce qu'il y aurait de bien plus grave, ce serait si nous n'allions à nos amis qu'en curieux d'âmes, attirés justement par ces différences qui existent entre nous; si, à l'affût d'observations inédites, nous saisissons seulement l'occasion de pénétrer dans des milieux autres que les nôtres. Notre enseignement aurait alors je ne sais quelle allure malsaine d'expérience et devenu prétexte égoïste serait vicié dans son essence même.

J'ai tenu à signaler ces écueils, car ils peuvent exister. Mais je ne veux pas croire à leur menace. Pour qu'ils nous soient un danger, il faudrait que disparaisse notre besoin de servir, que meure notre désir d'amitié; il faudrait que le mot d'ordre des Equipes ne soit plus d'abord un commandement d'amour.

Aussi excellent qu'il puisse être en lui-même, des esprits chagrins trouvent cependant à notre enseignement de funestes conséquences. D'après eux — et je répète ici des objections qui nous ont été faites — il risquerait de déséquilibrer, de déclasser, ou bien il serait tout simplement inutile, n'obtenant rien.

Tout de suite, une distinction s'impose. S'il s'agit de notre action auprès des jeunes (jardins d'enfants, garderie),

s'il s'agit de nos cours professionnels, nous ne pouvons examiner sérieusement aucun de ces griefs. Comment déséquilibrer, déclasser, être inutile, lorsqu'il ne s'agit que d'éducation enfantine ? Comment déséquilibrer, en faisant faire des dictées, en apprenant les rudiments de l'anglais ? Comment déclasser alors que nous cherchons, en donnant une formation professionnelle, à faciliter la seule montée sociale qui se fasse sans heurts et sans brisures, la montée par le travail dans le métier ? Comment nier enfin que notre effort serve à quelque chose, lorsque les faits sont là pour en dire les résultats ? Ils ne sont pas toujours brillants, mais ils existent, et cela seul importe. Lorsqu'après six mois de travail, nous avons obtenu d'une apprentie dix fautes seulement dans une dictée, au lieu de quatre-vingt cinq comme à la rentrée, nous estimons que nous n'avons, elle et nous, perdu ni notre temps, ni notre peine. Il est des cas où notre succès est bien plus éclatant. Je voudrais vous montrer quelques dessins que des ouvrières d'une grande maison de couture ont composés et exécutés seules, après six mois de travail. La plupart n'avaient jamais tenu un crayon ou un pinceau avant de venir à l'équipe, et vous conviendriez qu'elles nous font vraiment honneur. Lorsque la tâche est plus ingrate, les résultats moins apparents, on ne peut pourtant accuser ceux et celles d'entre nous qui assurent nos cours complémentaires ou techniques, de n'être pas assez difficiles et de se contenter de trop peu, puisque leurs élèves reconnaissent spontanément qu'avec eux, en quelques mois de cours du soir, ils apprennent plus qu'ailleurs en plusieurs années d'études régulières.

Le Cercle seul reste donc à défendre, se trouvant seul visé !

Que lui demandons-nous ? — Je l'ai déjà dit : de donner une culture générale et c'est ce mot de culture générale qui, je crois bien, effraie. Mais il faut s'entendre. Comme le remarque M. Garric, « La culture générale n'est pas pour nous l'acquisition des connaissances diverses, des différentes disciplines de l'esprit : en ce sens, les intellectuels en sont les spécialistes, formés ou déformés, et cette culture, construite loin de la vie quotidienne, serait nuisible au jeu-

ne homme qui travaille dans l'atelier ou le bureau. La culture générale, c'est la science de la vie, le développement et la culture de tout l'être : elle s'enrichit aussi bien d'une méditation morale que d'un spectacle d'art, d'une expérience technique que d'un travail logique. Tout ce qui est vivant et humain y concourt. La culture générale, c'est l'entraînement de l'être à se servir de toutes ces connaissances, concrètes et intellectuelles, pour se composer lui-même et dégager sa personnalité. »

Le Cercle apparaît alors comme lié à notre enseignement dont il devient le complément indispensable. Loin de déséquilibrer, c'est lui qui garantit l'équilibre qu'une instruction technique trop poussée pourrait menacer. Il combat une spécialisation excessive, suscite des curiosités, ouvre des échappées sur tous les horizons. Par lui, la pensée apprend à se préciser et à se formuler. Il donne l'habitude de la réflexion et de la discussion. Mais il fait mieux qu'apporter un enrichissement intellectuel général. Il assure l'éducation de toutes les facultés. Apprendre à penser est bien, mais ne sert de rien, si on ne sait aussi agir et aimer. Nous ne cherchons pas seulement à atteindre des esprits, mais encore des volontés et des cœurs. Nous voulons former des hommes. Le Cercle, en nous permettant d'aborder tous les sujets, nous donne l'occasion de faire appel à toutes les forces de l'être et d'aider ainsi son harmonieux épanouissement.

Ce rôle d'éveilleurs que nous entendons remplir auprès de nos amis ne peut nous amener à les déclasser. Nous leur ouvrons plus largement le monde de la pensée et nous les y guiderons aussi loin que nous pourrons les conduire et qu'ils voudront aller. Mais en même temps, nous les engageons à fond dans leur métier et nous les attachons à leur milieu par toutes les possibilités d'action bienfaisante qu'ils y découvrent avec nous. Nous les aidons à se réaliser pour qu'à leur tour ils soient une aide. Être déclassé, c'est ne plus comprendre, mépriser son entourage. Nous leur demandons d'élargir notre amitié en lui gagnant d'autres âmes.

..

Je n'ai parlé jusqu'ici que de notre action intellectuelle, c'est-à-dire montré seulement ce que nous essayons de donner. Il me reste à indiquer ce que nous acquérons. Dans le domaine de l'esprit comme dans celui du cœur, les Equipes n'affirment-elles pas que des échanges s'établissent et que, loin d'être en reste, nos amis nous apportent autant qu'ils reçoivent ?

On admet généralement que notre vie morale peut s'enrichir près d'eux, qu'à notre affection peut répondre la leur aussi désintéressée, aussi confiante, aussi profonde. On reconnaît qu'en les instruisant, nous recueillons les bienfaits de tout enseignement, que nous sommes amenés à compléter, à préciser, à coordonner ce que nous savons. Mais on convient difficilement qu'ils puissent nous apprendre quelque chose au sens exact du mot.

Et pourtant, il en est ainsi. Je ne veux même pas parler de ces connaissances techniques que leur confère la pratique de leur métier et qui nous sont, la plupart du temps, étrangères. Dans le domaine où l'on voudrait nous croire seuls maîtres, en littérature, en art, en science, ils nous apportent leur façon de sentir et de juger, leurs objections et leurs hypothèses. Voici qu'ils soulèvent une question que nous ne nous étions jamais posée, qu'ils tirent de notre argumentation une conséquence que nous n'avions pas prévue. Voici qu'une œuvre d'art, dont la beauté trop connue commençait à nous lasser, est rajeunie parce qu'ils l'ont vue autrement que nous. Ils renouvellent ce livre dont nous pensions avoir épuisé l'intérêt, en lui prêtant un sens que nous n'avions pas soupçonné. Et il en est ainsi pour tout. Ils nous montrent combien notre culture est peu originale, faite de formules apprises et d'opinions commandées. Leur sincérité, leur bon sens nous amènent à reviser nos jugements, à bouleverser notre échelle des valeurs, à conquérir nous aussi notre moi véritable. Ils font notre éducation comme nous faisons la leur.

Ainsi s'affirme, une fois de plus, le grand principe d'échange des Equipes. Ainsi, une entraide amicale vient donner à la vie intellectuelle plus de force et plus de lumière.

Myriem FONCIN.

Le rôle social des Equipes

Quel est exactement notre rôle social ? Il importe pour nous tous de le préciser avec beaucoup de soin puisqu'aussi bien, c'est sur ce mot de « *social* », que nous avons mis l'accent quand nous lançons les Equipes, et que c'est aussi à ce mot de social que l'on s'est attaché, lorsqu'on nous a adressé des objections ou des questions. Nous agissions à l'écart de toute théorie ou nuance politique, de toute doctrine économique... C'était innover étrangement et bâtir sur le vide. Expliquons-nous.

C'est toujours en songeant à nos origines que nous arrivons à y voir clair et à répondre avec précision : les Equipes étaient nées d'un double besoin d'amitié sociale et de service mutuel : c'est dans cette double ligne que, fidèles à leur vocation, elles se sont développées : nous avons voulu créer un service social ; nous avons voulu développer dans les cœurs et dans les âmes ce grand sens de fraternité sociale et chrétienne, qui rend vaines et incompréhensibles toutes les luttes. Aucune théorie, aucun système, mais une action lentement menée et imprégnée de cet esprit. S'il s'en dégage toute une orientation, toute une ligne de conduite, toute une pensée sociale, il ne nous appartient pas de l'indiquer nous-mêmes ; qu'on prononce, en regardant vivre de près les Equipes, et en prêtant seulement attention aux résultats.

Nous voulons d'abord instituer ce service social d'une *instruction populaire*, dont le besoin nous paraît pressant. Premier point du débat : Cette culture que nous voulons donner, le peuple la réclame-t-il ? Ne créons-nous pas des besoins factices, que quelques esprits timorés pensent même dangereux ? Ne ressemblons-nous pas à des intellectuels qui voudraient à toute force faire ressentir leurs propres curiosités à tous ceux qui les entourent ? Je n'insiste pas sur de telles objections : pour les formuler, il faut être tout à fait ignorant de la réalité, de la vie des faubourgs, des cités

et des champs, il faut être passé à côté de ce monde qui travaille comme un observateur superficiel ou un protecteur dédaigneux. Nous n'avons jamais dit que *tous* les jeunes ouvriers, que *tous* les jeunes employés sont avides de culture, pas plus, d'ailleurs, que nous ne le dirions de *tous* les jeunes bourgeois, y compris ceux que l'on envoie dans les lycées et collèges. Ce que nous avons dit, ce que nous répétons avec assurance, c'est qu'une grande partie des jeunes travailleurs désire s'instruire, que ce besoin a augmenté, et qu'à l'heure actuelle, il n'est pas satisfait.

Nous essayons simplement de répondre à un besoin qui est, et dont l'importance ne peut laisser indifférents que ceux qui n'ont jamais eu la véritable connaissance du peuple. Comment répondre à ce besoin ? C'est la difficulté même du service social que nous essayons de rendre, et je me garderais bien de dire que nous ne courons dans cette besogne aucun risque, exactement d'ailleurs les mêmes risques, que court forcément tout éducateur et tout travailleur social.

Cette culture, que nous voulons donner, est-elle bien celle qu'attendent les jeunes travailleurs, celle qui leur sera utile ? Ne ferons-nous pas des *ratés* ? Ou encore des *déclassés*, comme on nous l'a parfois objecté ?

N'esquivons aucun de ces problèmes, ils existent tous, et je croirais bien vain et bien criminel l'équipier qui, en conscience, ne se serait pas une fois posé ces questions. Nous ne répondrons pas seulement en nous en remettant à notre chance, mais nous ferons de notre mieux pour que, vraiment, le service que nous essayons de rendre ne soit pas plus nuisible que vraiment utile. Nous distinguerons les cas, et nous essaierons de doser cette culture même, comme on le fait dans une classe pour des élèves de capacités différentes.

Parmi nos amis, il en est — et je n'essaie pas d'indiquer une proportion, qui sera toujours minime — chez qui l'appétit intellectuel est immense, qui vont de l'avant, insatiables, qui nous poursuivent de questions sur les lectures à faire, les problèmes à étudier ; leur souci n'est pas d'arriver dans l'ordre professionnel, mais bien *d'apprendre*, avec

tout ce qu'il y a dans ce désir d'intense, de candide et de beau. Dans ces cas-là, aisés à reconnaître, la folie serait de ne pas donner une vraie culture, poussée à fond autant que nous le pourrons, car, pour ces esprits curieux et inquiets, le vrai déclassement serait là, de rester à leur point de départ et de ne pas recevoir la nourriture pour laquelle, visiblement, ils sont faits. Nous n'aurons jamais assez de soins pour eux, jamais assez d'égards pour leur avidité et leur effort difficile, jamais assez de respect pour cette ascension, à laquelle nous devons, de tout notre cœur, collaborer.

Pour d'autres, ce qui compte, c'est d'abord le souci professionnel, le désir d'acquérir de nouvelles connaissances utiles dans le métier, et aussi quelques notions générales qui complètent et équilibrent cette culture professionnelle.

C'est pour ceux-là, très nombreux, que nous devons rechercher avec soin ce qui convient, que nous devons doser progressivement les acquisitions, cherchant à leur donner ce qui, en effet, leur sera pratiquement utile, mais, en nous gardant bien de les pourvoir seulement d'une formation de technicien, qui leur laisserait l'âme sèche et stérile.

C'est un des grands maux de notre époque, avide de spécialités, d'avoir si souvent parlé de technique que le sens des valeurs générales et des idées paraît être perdu. A nous de réagir : tel peut être excellent technicien qui fera un médiocre contre-maitre, s'il s'est borné à recevoir quelques connaissances directement utilisables, et qui se trouvera démuné pour la conduite des hommes et l'influence que son titre lui confère. A nous de compléter ces notions techniques par une culture générale.

Ici encore dosons, ne soyons pas trop ambitieux, n'allons pas trop vite : la nature ne fait pas de sauts, et il convient de jalonner la marche. Il n'y a pas de manuel de culture générale, il n'y a pas de méthode infaillible, mais il y a cette connaissance des esprits et des cœurs qui permet de proposer à l'un tel livre ou tel chemin, à l'autre telle méthode ou telle réflexion, à tel groupe des sujets plus abstraits, à tel autre des exemples plus directs ; le devoir qui s'impose à tous, c'est de ne jamais apporter une culture artificielle

ou fausse qui ne puisse s'adapter à la vie de tous les jours et qui fasse des ratés ; le devoir qui s'impose, c'est de ne pas promettre beaucoup pour tenir peu : une fois que nos amis ont poussé assez avant dans la voie de la culture, il faut les suivre un par un, ne trahir personne dans l'amitié que nous avons offerte, dans les désirs que nous avons réveillés ou rendus conscients.

Et même — les exigences de notre rôle vont jusque-là — ayant préparé tel ou tel à une montée professionnelle, que la culture aura facilitée, nous devons aussi pratiquement aider à trouver des postes nouveaux correspondant à ces valeurs nouvelles : ce serait une dérision d'aiguiller seulement vers ce progrès du métier, sans soutenir efficacement et tendre la main.

Aux autres dont l'ambition est mesurée, dont tout le désir d'apprendre se borne au très noble goût de voir agrandi l'horizon des curiosités et des joies, nous devons apporter ces indications, ces notions, ces livres amis, qui aideront un jour à vivre une vie plus riche, à préparer un avenir meilleur.

À l'équipier, à l'équipière qui s'acquittera ainsi de ce premier service, il adviendra de se préparer, sans presque s'en apercevoir, à ce rôle social qu'un jour il faudra jouer. Cette action de tous les jours aura si bien transformé la personnalité même, qu'à son insu, elle se trouvera plus prête à un rôle plus important, à une influence décisive.

Quelle transformation, en effet !

Pour enseigner efficacement, il aura fallu s'arracher à bien des habitudes intellectuelles et scolaires, à ces mots abstraits qui ne parlent pas aux cœurs, à ces raisonnements mornes qui ne stimulent pas l'esprit : il aura fallu rompre avec les méthodes de manuels et d'examens, sortir de soi, entrer en bataille avec la routine, la facilité et l'égoïsme, prendre contact avec les êtres et leurs besoins réels. Ce n'est pas notre culture que nous leur apporterons, mais la culture qui peut vraiment leur servir, qui répondra vraiment à leur attente.

Quelle transformation aussi dans la vie ! Nous vivions auparavant dans un monde relativement fermé, entre cama-

rades d'études ou d'enfance ; nous vivions sur nos préjugés, comme nos amis sur les leurs. Et c'était deux mondes qui se côtoyaient et se regardaient de loin sans se connaître. Tout d'un coup, voici le pont établi, voici que la connaissance vient et avec elle l'estime et l'amitié. Nous nous trompions sur nos amis, comme ils se trompaient sur nous : la vraie connaissance, qui rapproche de la vérité, réunit les cœurs.

Un nouveau rapport est créé : nous ressentons en nous cette égalité, qui n'a rien de l'égalitarisme ; cette humanité, qui n'a rien de l'humanitarisme, cette fraternité, qui n'est pas un mot, mais une réalité suprêmement importante et dont on vit.

Voici dans nos cœurs cette amitié qui n'en pourra sortir, cette meilleure compréhension des choses, cette vue toute neuve sur le monde : nous avons appris à donner, et mieux encore à recevoir ; nous avons senti, nous sentons davantage chaque jour tout ce qui nous manque, nous éprouvons le besoin de nous enrichir, et d'épurer ce que nous avons à nous avant de le donner : réforme de l'être dans sa profondeur, qui engage toute la vie, qui rayonne sur toute notre activité.

Désormais, la conséquence sociale est évidente : ce métier qui va être le nôtre, nous n'allons pas l'exercer comme si nous n'avions jamais vécu de la vie des Equipes ; nous ne remplirons pas dans la vie notre tâche d'ingénieur, de médecin, d'industriel, d'avocat comme la veille peut-être nous l'aurions fait, formés par les seules disciplines de nos écoles ; cet ouvrier, que dans le service de notre usine, nous avons à diriger, ce travailleur, qui vient nous consulter comme client, ce manœuvre, dont nous allons connaître les embarras intimes, la veille encore, nous l'avons vu à l'équipe comme nous le verrons ce soir, sous les traits du frère et de l'ami : impossible de cloisonner la vie, d'en séparer les activités : ce qui a été appris une fois est su pour toujours, et le mot tout neuf retentit au cœur de la vie transformée. Nous comprendrons nos fonctions comme nous ne les aurions jamais comprises, toute notre vie et tout notre métier en seront humanisés.

A notre tour, nous formerons autour de nous, à cette con-

naissance, et à tout ce qu'elle donne de cordial et d'amical, nos collaborateurs et quand nous le pourrons, nos chefs. Ce n'est pas seulement la profession qui en sera régénérée, mais aussi notre vie de relations, tous nos jugements et nos propos se trouvant informés par cette grande expérience : nous aurons tous charge de faire connaître ce que nous aurons appris et de modifier autour de nous les jugements et les esprits.

Parallèlement, ceux que nous aurons rencontrés dans nos groupes, qui, de leur côté, nous auront estimés et auront senti la sincérité, la gratuité de notre effort, ressentiront en eux-mêmes une pareille transformation : je défie quiconque a fait l'expérience pendant la guerre ou depuis la guerre, de me contredire. Ce bienfait de la connaissance mutuelle est durable et persistant : il transforme toute une vie, il est plein de conséquences infinies.

En effet, les jeunes gens que, la veille, nous aidions à s'instruire, qui venaient à notre simple appel, c'était précisément ceux qui, dans le quartier où nous allions, avaient des aspirations généreuses, un grand désir de monter : c'était ceux qui, aujourd'hui, ont développé leur vie, gagné ces postes d'influence et de commandement d'où, à leur tour, ils ont quelque chance d'enseigner ce qu'ils ont appris. S'adresser aux têtes, à l'élite, c'est faire fatalement office de *multiplicateur* : la sincérité crée la sincérité, et l'amitié attache infailliblement.

Nous n'aurons peut-être pas été très nombreux à jouer cette partie de part et d'autre : équipiers enseignants et enseignés ne dépasseront peut-être pas d'abord quelques milliers, quelques dizaines de mille : mais ils ont le droit de penser que leur nombre ira s'accroissant, d'autant mieux que chacun de ceux qui aura connu cette expérience et cette vie en gagnera d'autres à son tour. Je les compare, ces messagers de paix sociale et de fraternité, à une petite avant-garde détachée de part et d'autre de la ligne de combat, dans ce *no man's land*, où peu veulent se risquer : on y est peu, on se fait traiter d'utopiste, mais on y apprend la vie réelle, qui se moque des théories et des systèmes, — et l'on

peut en revenir de temps en temps pour expliquer à chacun des siens tout ce que l'on y a appris.

« Vous voyez, mes frères, disait un religieux, comme toute la piété consiste dans l'action ; elle est toute vive, toute animée, toute agissante ; elle est toute dans le mouvement, dans la pratique ; et les méditations les plus sublimes nuisent beaucoup et ne servent de rien, si elles ne s'expriment pas par les œuvres : je n'entends pas seulement les œuvres de la main, mais celles du cœur, c'est-à-dire par des dispositions toute d'amour et de charité. »

Telle est notre voie : nous souhaitons que chacun s'y engage pleinement, et dans la joie du cœur : la charité est au départ et au bout de la route, et la cité du temps n'aura pas trop de cœurs brûlants et d'âmes sincères pour préparer la paix du temps et la cité de Dieu.

Robert GARRIC.

— : + : —

Le rôle surnaturel des Equipes

« C'est moi qui vous ai choisis du milieu du monde, pour que vous alliez, que vous produisiez du fruit, et que votre fruit demeure » (St-Jean 15).

Cette parole, le Christ l'adressait, le soir de la Cène, à ses apôtres. Mais ne la répète-t-il pas à chacun de nous au jour de son baptême ? « A ceux qu'il a choisis du milieu du monde » et qui sont marqués de son signe, ne confère-t-elle pas une mission ?

Quel est ce « fruit qui demeure » et que Notre-Seigneur veut que nous produisions ? Il nous l'indique lui-même, lorsque, toujours dans le discours de la Cène, il dit à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera aussi les œuvres que je fais. »

Qu'a fait le Christ ? Il a donné à manger à ceux qui avaient faim, guéri les malades, consolé les affligés. Mais surtout, il est venu révéler aux hommes la vérité, leur apprendre à connaître Dieu et à l'aimer. C'est lui encore qui nous l'enseigne. « Un jour qu'il avait prêché, raconte Saint-Luc, il sortit et s'en alla dans un lieu désert. Et les foules se mirent à sa recherche et arrivèrent jusqu'à lui. Et ils essayaient de le retenir pour qu'il ne les quittât pas, mais il leur dit : il faut que j'annonce encore aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu, *car c'est pour cela que j'ai été envoyé* ». (St-Luc, IV, 12-13).

Et ainsi il nous apparaît que, si nous voulons obéir à son commandement, il nous faut à notre tour, apporter à nos frères la vérité qui nous a été donnée. Puisque nous devons les aimer comme nous-mêmes, comment ne souhaiterions-nous pas, d'ailleurs, de les conduire à la seule source de joie et de vie éternelle ? Ce désir d'étendre le règne de Dieu que tout chrétien doit porter au cœur, comment pouvons-nous le satisfaire aux Equipes ? C'est ce que nous allons voir ensemble, en envisageant notre rôle personnel d'équipière et le rôle des Equipes en tant que mouvement.

Nos responsabilités personnelles diffèrent dans leur forme, du fait que notre travail d'Equipe, nous appelle en milieu confessionnel ou en milieu non confessionnel.

En milieu confessionnel, nous nous trouvons entre catholiques. Nos amies sont en rapport direct avec des personnes plus qualifiées que nous, pour assurer leur formation religieuse (prêtres, directrices de patronage, etc...) Nous n'avons donc pas à assurer un enseignement dogmatique. D'autre part, nos cours, destinés à fournir une formation professionnelle, souvent technique, n'ont rien à donner directement. Nos cercles, où sont abordés des sujets de morale, peuvent et doivent apporter le point de vue catholique. Et nous pouvons être amenées à redresser certaines erreurs, à combattre certains préjugés. Cependant, les sermons ne sont pas de notre ressort, et nous ne devons jamais l'oublier. Notre action sera donc surtout une action individuelle et variera avec chaque âme. Parmi nos amies, comme partout d'ailleurs, il y en aura de toutes sortes. Nous rencontrerons des âmes d'élite, chez lesquelles la vie intérieure atteint une admirable profondeur, et une richesse que nous pouvons ne pas soupçonner au premier abord ; des âmes moyennes ; des âmes médiocres arrêtées à de petites pratiques et à d'étroites dévotions, endormies dans la formalisme.

Près des meilleures, nous chercherons d'abord un exemple. Nous essaierons de réaliser quel courage quotidien il faut, pour vivre de sa foi, en atelier ou en usine. Et nous admirerons l'ardeur de ces apôtres, jamais rebutées, qui, dans un milieu indifférent ou hostile, essaient les plus audacieuses conquêtes. Parfois cependant, nous pourrions les éclairer sur l'influence qu'elles sont appelées à exercer, modérer l'ardeur de leur zèle, leur apprendre plus de tolérance, plus de patience. Quelquefois même, il nous sera permis d'orienter leur désir d'apostolat, en leur faisant une place aux Equipes. Car c'est la grande joie des plus anciennes d'entre nous, que de travailler aujourd'hui côte à côte avec celles qu'elles rencontrèrent le premier soir, comme élèves inconnues.

A celles qui ne connaissent qu'une religion de pure forme,

nous essaierons de montrer, que la foi est un don merveilleux, qui peut transformer toute une vie. Que la religion n'est pas une série d'abstentions ou de pratiques extérieures, quelque chose de négatif, mais au contraire une loi d'amour, qui devient la règle de tous nos actes, pour l'épanouissement complet de notre être le meilleur, quelque chose de vivant, dont on vit.

Comment s'exercera notre action ? Par l'exemple de ce que nous serons, beaucoup plus que par la parole, et nous reviendrons tout à l'heure sur ce point. Cependant, en milieu confessionnel, par la parole nous pouvons faire tomber certains préjugés. Ainsi, pour prendre un exemple, beaucoup parmi nos amis ne comprennent pas quel peut être le rôle du prêtre. Si nous leur montrons qu'il devrait être un guide et un conseiller, et pas seulement celui qui administre les sacrements, peut-être leur faciliterons-nous certains aveux, les aiderons-nous indirectement à sortir de situations difficiles. Mais surtout, dans l'intimité amicale, nous devons indiquer de quelle façon nous comprenons la vie avec Dieu. Bien qu'il en puisse coûter et qu'il faille triompher d'une naturelle pudeur, très respectable, tout en gardant la réserve qu'exige ce sujet, parfois peut-être aiderons-nous nos amis si nous leur laissons un peu voir ce qu'est notre vie intérieure.

En milieu non confessionnel, si nos responsabilités surnaturelles nous apparaissent beaucoup plus grandes, puisque nous pouvons être les seules catholiques du groupe, notre action est beaucoup plus délicate. Notre enseignement, qu'il s'agisse de cours techniques ou de cercles, ne peut et ne doit rien apporter directement. Sa gratuité est entière. C'est une question de bonne foi. Il a été entendu, lorsque nous sommes arrivées, qu'il ne serait jamais question à l'équipe de politique ou de religion. Et ce contrat que nous avons passé, nous devons, en stricte honnêteté, le respecter toujours. L'attitude que nous avons choisie peut être discutée, mais du moment que nous l'avons choisie, nous sommes forcées de nous y tenir sans petite manœuvre, sans ruse mesquine, loyalement.

Cependant, tel que nous avons promis qu'il serait, et tel

qu'il est, notre enseignement peut avoir indirectement certains résultats heureux. Il peut donner à des âmes endormies dans la routine du travail quotidien, de faciles plaisirs, et de jouissances matérielles, une certaine habitude de penser. Rien n'est navrant comme le néant spirituel de ces vies, où il n'y a place, semble-t-il, pour aucune idée sérieuse, aucune préoccupation profonde. Si nos cours, nos cercles, peuvent faire naître chez des êtres qui ne l'avaient jamais éprouvé, un certain souci des questions sérieuses, éveiller l'esprit, n'est-ce pas déjà un bienfait ? Et n'est-ce pas provoquer l'inquiétude, la recherche qui conduisent au désir de la foi ?

D'autres, plus instruites, ont dans la science une confiance sans borne, croient qu'elle peut donner et qu'elle seule peut donner le dernier mot en tout. Montrer qu'elle est bornée, que pour elle aussi, il y a des mystères, qu'elle est sans cesse révisible, et sans cesse en changements, sans pourtant arriver jamais à une solution définitive, ce peut être détruire une des raisons qui font rejeter les dogmes.

Enfin, trop souvent — et ceci est vrai, pour tous les milieux — on juge l'arbre à ses fruits, le catholicisme d'après les catholiques — et naturellement, d'après les mauvais catholiques. Développer un certain sens critique, donner l'habitude de séparer les idées des personnes, peut aider à éviter cet écueil.

Si notre enseignement peut avoir ces heureux résultats, il n'en est pas moins vrai que c'est notre action individuelle qui fera tout.

Très tôt, nos amies doivent savoir que nous sommes catholiques, et que c'est parce que catholiques, que nous sommes venues à elle. Il n'est certes pas besoin de déclaration publique, mais il est évident qu'elles se demanderont vite pourquoi nous sommes là, et qu'elles saisiront au vol la première indication que leur révélera notre croyance. Une réaction, alors, peut se produire, presque instinctive : « Ah ! c'est pour cela qu'elle vient, elle veut que j'aille à la messe ! » Et de ce jour-là, malgré la sympathie que nous aurons pu inspirer, malgré la confiance déjà établie, notre enseignement sera surveillé. Si notre loyauté est

prouvée, comme, alors, nous serons fortes ! L'affirmation muette de notre foi, sera d'autant plus frappante, que notre action sera plus gratuite; notre charité plus complètement désintéressée.

Mais, que se passera-t-il ? Dans bien des cas, il ne se passera rien. L'amitié que nous aurons offerte, un moment sur la défensive, lorsqu'on aura connu notre qualité de catholique, se consolidera peu à peu et s'approfondira. La confiance que nous aurons inspirée grandira, sans que cependant, nos amies en viennent à aborder avec nous la question religieuse. Nous observerons la même réserve qu'elles et nous attendrons, nous attendrons en priant. Certaines, un jour, en viendront aux confidences, nous diront leurs doutes, ou leurs inquiétudes ; alors, défendons-nous de souhaiter des résultats évidents trop rapides. Demandons la grâce de savoir écouter, sans les bousculer, ces âmes qui s'ouvriront à nous et les guider vers la Vérité.

De toute façon, il ne faut pas nous le dissimuler, le catholicisme sera jugé d'après ce que nous serons. Et alors, nous apparaît la nécessité d'être aussi parfaites que possible dans nos rapports avec nos amies, tout en restant sincères. La loyauté est, je crois, ce qui importe d'abord. Nos amies nous pardonneront une mauvaise humeur dont nous leur dirons la cause, un défaut de caractère dont nous nous expliquerons ; mais elles ne nous pardonneront jamais un manque de fidélité, un mensonge des lèvres ou du cœur. Elles nous en voudront toujours d'avoir cherché à leur paraître meilleures ou différentes de ce que nous sommes, d'oublier l'offre d'affection qui nous lie. Il se peut que nous ignorions toujours les résultats que nous aurons obtenus. Les statistiques n'ont jamais prouvé grand'chose, et dans le domaine spirituel, elles peuvent indiquer des baptêmes sacrilèges, et omettent les baptêmes de désir. Nous ne connaissons ni le secret des âmes, ni l'étendue de la miséricorde divine. Parfois, aussi, nous sommes, sans nous en douter, un instrument dans la main de Dieu et, ce que nous aurons le plus désiré, le plus demandé, sera peut-être ce que nous ne verrons pas ici-bas, alors que nous serons forcées de constater des résultats imprévus. Et puis, notre influen-

ce la plus profonde, n'est pas voulue. Elle s'exerce à notre insu, par le rayonnement de ce que nous sommes vraiment. Si nous sommes livrées à Dieu, c'est la part de Dieu. Pour rêver d'avoir une action, devons-nous donc être arrivées à la perfection ? Certes, nous sommes toutes obligées d'y tendre, mais même avec nos multiples imperfections, nous pouvons être, et c'est ce qui importe d'abord, des âmes de bonne volonté remises au Christ. La nuit de sa venue sur la terre, c'est à celles-là qu'il a promis sa paix. Et, si nous doutons de nous-mêmes, il y a la parole de Notre-Seigneur qui paraît surprenante à première vue : « Celui qui croit en moi, fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père, et que, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai ». Si nous n'oublions jamais que nous avons la charge surnaturelle de ces âmes, et que le bien que nous voulons, c'est avant tout par la prière que nous l'obtiendrons, le dogme de la communion des saints, de la réversibilité des mérites, nous permet les espoirs les plus confiants, et nous assure toutes les possibilités.

..

Les Equipes, en tant que mouvement, ont elles aussi de lourdes responsabilités. Et tout d'abord, il est un point, sur lequel nous devons nous expliquer. Souvent, des non catholiques : protestants, israélites, libre-penseurs, sont venus nous demander de travailler avec nous, tout prêts à respecter comme nous les termes du contrat que nous passons. Ils ont été souvent fort surpris et un peu scandalisés, que nous leur disions notre désir de rester entre catholiques. Et ces âmes, qu'attirait parfois notre idéal de Charité, ces âmes inquiètes, qui espéraient peut-être trouver près de nous une certitude n'étaient-elles pas inutilement rebutées ? Malgré le chagrin que nous avons de ne pas les accepter, nous ne modifions pas la règle que nous nous sommes fixée. Alors que tout peut nous diviser : origine, formation, conditions de fortune, opinions politiques, il faut au moins que nous ayons une raison d'entente profonde. Il faut que nous nous retrouvions unies par cela même qui

est à la base de notre vie, par notre foi. Et ces actions individuelles auxquelles nous laissons une telle liberté, nous voulons qu'elles soient au moins convergentes, et proposent le même idéal dernier.

Les Equipes, œuvre catholique, doivent apporter dans leur collaboration avec les autres œuvres, le même esprit de charité que chacune de nous apporte dans son groupe. Elles doivent respecter de la même façon les conditions de collaboration qui ont été posées. Leur aide se fera gratuite et désintéressée. Lorsqu'on nous dira : « Mais ici, on vous copie, mais là, on vous imite ! » nous répondrons — le premier mouvement de mauvaise humeur passé — « Tant mieux ! C'est que nous pouvons servir à quelque chose. » Mais il est un point sur lequel nous ne saurions transiger. Nous croyons d'abord à l'action individuelle ; chaque fois que cette action sera limitée, chaque fois que l'on ne verra en nous, que des professeurs qu'on ne paie pas, que des auxiliaires dociles, dont l'unique rôle est d'occuper une heure ; lorsque cette amitié, que nous voulons avant tout créer, n'étant pas comprise sera gênée, nous nous retirerons. Ainsi, sans bruit, des collaborations ont été rompues ; d'autres le seront peut-être encore. Qu'on ne s'en étonne pas, car alors, c'est notre idéal que nous préservons.

Les Equipes, c'est nous toutes qui les faisons, et leur âme commune, c'est nous qui la créons. Cela aussi, nous ne devons pas l'oublier. Dans des cloîtres, dans des séminaires, dans des chambres de malades, des amis inconnus, qui se sont voués à Dieu, ou auxquels l'action est interdite, suivent nos efforts et intercèdent pour nous. Ils ne doivent pas être les seuls ; et de même que chacune de nous, fait une place à ses amies dans son intimité avec Dieu ; de même près de lui, nous devons porter le souci des Equipes, de toutes les Equipes, si nous voulons que leur œuvre soit bien-faisante.

Myriem FONCIN.

Rayonnement de l'esprit des Équipes

Combien de fois ne me suis-je pas étonné et fâché en m'entendant dire par des étrangers, ou parfois par des équipiers récents, que les Equipes étaient un mouvement de cours du soir, de cercles d'études, de cours techniques, comme si tout chez nous se bornait là. Evidemment, nous faisons des cours, des cercles, et l'équipe où l'on ne ferait rien de tout cela n'en serait pas une. Mais tout cela n'est au fond que secondaire, puisqu'un cours peut parfaitement marcher, un cercle vivre, sans qu'il y ait équipe, et que tout dépend de l'esprit qu'on y apporte, de l'amitié qui y circule, de la charité qui doit tout animer.

Il importe donc de bien mettre son accent où nous voulons qu'il soit mis, et, lorsque nous présentons notre mouvement, de ne le réduire ni à une organisation pédagogique, si louable qu'elle soit, ni non plus à un élan vague et généreux, dont nos interlocuteurs pourraient nous dire : « tout cela est bien, mais où allez-vous ? »

Nous savons où nous allons, et c'est à nous, à nous seuls de le dire, sans nous laisser enfermer dans des définitions inexactes et trop étroites qui ne répondraient pas à l'idée vivante de l'équipe sans glisser non plus au vocabulaire un peu vague, qui est commun, d'ailleurs, à tous les mouvements généreux.

L'équipe n'est pas une formule ; elle est un esprit, un esprit de foi, puisque nous faisons confiance à ces rapports, à ces amitiés, à cette culture ; un esprit d'enthousiasme, puisque nous menons notre tâche dans la joie et dans l'ardeur de l'espérance ; un esprit de charité, de don de soi, d'amour. Avant tout, nous devons aimer, aimer ceux qui viennent à nous, d'où qu'ils viennent, ceux qui ne pensent pas comme nous, ceux même qui, peut-être, ne pensent rien, éloignés qu'ils ont été par la misère ou la dureté du sort, de toute instruction et de toute sécurité de vie. Si nous devons être réalistes, c'est-à-dire évaluer exactement les

conditions de l'effort, ses difficultés, et même les chances d'échecs — si, en outre, nous donnons souvent à notre charité la forme intellectuelle, puisque, étudiants pour la plupart ou anciens étudiants, il nous appartient de transmettre cette culture dont nos amis ont besoin — nous devons ne pas oublier que la charité est le premier élan qui guidât les Equipes naissantes et que c'est à cet esprit d'abord que nous devons être fidèles.

Aussi, si le simple souci de faire un cours ne peut pas donner l'esprit d'Equipe ni permettre de se dire équipier, le véritable esprit d'Equipe, si vous en êtes vraiment imprégnés, vous portera à dépasser votre cours, vos cercles, votre équipe elle-même — l'esprit Equipe envahira votre vie pour la transformer et rayonner au dehors.

Verrez-vous des malades, comme ceux que virent quelques-uns de nos amis dans les hôpitaux de Berck ? Vous n'admettez pas que ces jeunes gens, ces jeunes filles, cloués pendant de longs mois et des années, attendent en vain cette occasion de se cultiver, de travailler, qui les occuperait et leur rendrait goût à la vie ? Vous irez à eux, vous connaîtrez leurs besoins, leurs curiosités, leurs goûts ; vous vous efforcerez de répondre à cette question si poignante, vous deviendrez le correspondant et l'ami, le professeur des cours par correspondance, le visiteur d'un jour de voyage, ou de toutes les semaines, comme les équipiers de Dunkerque. Ce faisant, vous aurez accompli avec plénitude votre tâche d'équipier, vous l'aurez magnifiquement dilatée à la mesure de l'amour.

Qu'on ne me demande point, dans un esprit formaliste et mesquin : où est l'équipe ? où est la réunion régulière ? le programme strictement suivi ? Nous savons bien, nous qui les avons faites, où sont les Equipes, où est leur véritable esprit — et nous pourrions ne pas reconnaître le moins du monde notre élan originel dans un cours réussi et correct, alors que nous le sentirions passer avec émotion dans une seule lettre qui va rendre joie à un malade.

Et ce n'est pas le seul rayonnement, la seule adaptation de l'esprit d'Equipe : dans combien d'autres œuvres, dans combien de cas n'aurons-nous pas à faire preuve de cette

souplesse dont notre règlement même du premier jour avait prévu la nécessité. Dans combien de cas ne devons-nous pas lâcher ce qui paraît être la formule, la lettre, pour sauver l'esprit. Nous ne sommes obligés en aucun cas et nulle part de faire un groupe nouveau qui ressemble à un autre groupe, de faire de la charité en série, — mais nous sommes tenus dans tous les cas de servir suivant l'esprit de l'évangile, qui est toute gratuité et tout amour.

Ainsi, qu'il s'agisse des membres d'une corporation qui viennent nous trouver, en désirant rester unis, et nous demandent des cours compatibles avec nos disponibilités, — qu'il s'agisse de jeunes étrangers auxquels nous devons aider à apprendre notre langue, comme nous le faisons dans les équipes russes, — qu'il s'agisse de jeunes gens de nos colonies, si dépaysés pendant leur temps de service militaire, et ayant si souvent besoin d'interprètes et d'amis, pour comprendre et se faire comprendre, pour arriver à aimer, — ou qu'il s'agisse d'isolés, qui nous demandent de les rattacher à un groupe, par correspondance même si toute autre solution est impossible et si celle-ci est possible, la voie est toute tracée : nous n'avons à nous embarrasser d'aucun formalisme, d'aucune manière administrative d'entendre et de régler les cas ; nous devons, dans chaque cas, en nous plaçant devant la misère qui nous est signalée, devant le besoin qui nous est exposé, nous mettant pour ainsi dire à la place de notre frère, faire tout notre possible pour l'aider et le servir.

Car, à l'heure où un mouvement prend de l'ampleur, où ayant fait ses preuves, il tend à gagner le large, le premier devoir est de ne pas le laisser s'engourdir, se plier à ce qu'on appelle trop souvent les règles de la croissance, ce qui équivaut trop souvent à tomber dans la routine et l'administration. Certes, il y a dans la vie d'un groupement comme le nôtre, des phases diverses, alternatives : il faut, de temps en temps, rappeler à la rigueur une certaine unité, et rassembler tous ceux qui veulent se réclamer de notre nom, — de temps en temps aussi lutter contre le conventionalisme qui, si vite, envahit tout et embarrasse la vie. Mais, il faut tâcher de tenir un juste équilibre entre ces

deux tendances éternelles, le risque le plus grand est certes celui qui attend toutes les œuvres à l'instant où elles s'épanouissent, et c'est le risque de perdre l'esprit qui inspira le premier geste et qui, au premier jour, fut vraiment animateur.

Aussi, et quelles que soient les créations qui nous attendent cette année, les horizons divers, peut-être nouveaux, vers lesquels on tournera notre regard, ne nous demandons jamais, a-t-on fait cela ailleurs ? comment l'a-t-on fait ? Est-ce conforme aux règles ? — Mais demandons-nous : Cela est-il bon ? Cela est-il juste ? Cela est-il nécessaire ? Sommes-nous outillés pour le faire ou pouvons-nous nous outiller ? Vivons-nous bien en esprit de charité ?

Cette lutte constante entre la formule qui rétrécit, le pharisaïsme qui endurecit, la lettre qui tue, doit nous mettre en perpétuelle disponibilité pour le bien, pour le service social généreux, gratuit, chrétien que nous avons voulu entreprendre et auquel nous saurons rester fidèles.

Robert GARRIC.

— o —